

Attentat
Janvier 1997
1186 mots
Contemporain

« M. Mimoun ! Vous oubliez vot'sac ! »

Le jeune garçon qui venait de crier à travers l'épicerie s'en saisit et l'apporta à son propriétaire. Un large sourire éblouit le visage de ce dernier.

« Merci, mon petit...

- Ouah ! C'est lourd !

- Et fragile alors fais attention. »

Il le prit de la main droite et le hissa sur son dos. Le tissu coloré du sac était tendu par le poids de l'objet qu'il contenait.

Le temps était couvert et chaud en cette après-midi du mois d'août. Le vingtième arrondissement de Paris dégageait une forte odeur chargée d'épices, de sueur et de soleil oriental. La rue des Couronnes qui zigzaguait jusqu'au boulevard de Belleville était remplie de monde. Seul ce quartier de Paris pouvait prétendre à un amoncellement de plus de deux personnes au mètre carré sur ses trottoirs. Les bribes de discussion qu'Omira Mimoun rencontrait sur son passage ne dépassaient pas le pavillon de ses oreilles... il n'avait qu'un seul but en tête, matérialisé par l'objet qu'il transportait. Première étape : la station de métro Couronnes.

« Omira ! »

Ce cri enthousiaste égaillé par un fort accent algérien, il l'aurait reconnu entre tous. C'était son meilleur ami Aziz qui l'interpellait.

« Omira, où vas-tu ainsi, mon frère ? »

Ils s'étaient donné le droit de s'appeler « frère » parce qu'ils se connaissaient depuis leur arrivée en France en 1983. Un lien solide s'était créé entre eux à coup de marteau piqueur et de pavés posés sur les rues du Paris de l'époque. Ils avaient commencé à sentir déjà qu'ils n'étaient pas autant les bienvenus que leurs parents vingt ans plus tôt.

Malgré l'arrivée d'un socialiste au poste de Président, les frontières n'étaient plus ouvertes comme avant, la France n'était plus une terre d'accueil comme avant, quand elle avait encore besoin d'eux pour la construire.

« Aziz, mon frère !

- Tu me sembles bien nerveux. Pourquoi ce visage tout tendu ? Tu as des soucis ?

- Je suis désolé, Aziz. Je peux pas rester avec toi. Une affaire urgente m'attend.

- Quoi ! Tu veux même pas boire un thé avec moi ? Qu'est-ce qui te presse ainsi, mon frère ?

- Je te l'expliquerai à mon retour. Serre-moi la main, mon ami, et souhaite-moi bonne chance.

- Très bien ! Bonne chance et on s'appelle, d'accord ?

- C'est ça, Aziz, à bientôt. »

La pancarte verte qui arborait le sigle Métropolitain commençait à se détacher distinctement de la foule. Omira s'arrêta une seconde devant ce symbole de Paris. Il avait toujours pensé que les Parisiens étaient des inconscients. Inconscients de leur chance d'être entre les murs de la ville la plus touristique du monde. La capitale mondiale de la cuisine, du parfum et de la haute couture. Dans tous les pays du monde, des couples passent leur vie à économiser pour passer leurs vacances à Paris. Quand ils ont la chance d'y arriver, le panneau qui indique l'entrée de la ville les fait plonger dans un rêve éveillé. Ces mêmes panneaux, les Parisiens les maudissent en passant devant à deux kilomètres à l'heure, asphyxiés dans un embouteillage.

Omira descendit les escaliers qui menaient vers le quai. Il passa un bout de papier bleu-vert dans le composteur qui lui recracha un bout de papier vert-bleu. Le sac fit un bruit sourd en cognant un panneau métallique. Omira s'arrêta, une goutte de sueur perla sur son front, il vérifia que le contenu était toujours en bon état, puis avança : Métro 2, direction Nation.

Les gens sont toujours moins stressés dans le métro au mois d'août. Les sourires s'affichent plus facilement, les conversations sont plus généreuses et les vêtements plus lâches. Cette atmosphère détendue décontracta Omir qui laissa tomber sa tête en arrière. Elle se posa sur les appuie-têtes chromés de la rame qui s'apprêta à partir. La sirène retentit, les portes se fermèrent lorsqu'un jeune homme les bloqua et dit :

« Hé ! Dépêchez-vous, bande de morts ! »

Deux adolescents entrèrent dans l'ouverture créée par le premier et s'assirent bruyamment dans les strapontins en face d'Omira.

« On l'a grillé, c't'enculé de tromé !

- Ouais ! T'es trop fort, Morad !... »

Le reste, Omir n'y fit pas attention. Il était toujours choqué de la manière dont les jeunes immigrés de son pays s'exprimaient... sûrement la faute aux parents...

« Nation terminus, tout le monde descend ! cria le haut-parleur d'un air de dire : Qu'est-ce que je fais là à conduire ma rame alors que ma femme et mes gosses sont sur la Côte ! »

Omira était déjà en direction de la correspondance vers les RER. Plus le moment fatidique approchait, plus il avait les membres qui avaient du mal à bouger, à se synchroniser pour exécuter une démarche normale. Son sac lui pesait de plus en plus, il le changea d'épaule. Il ne s'assit pourtant pas sur les bancs pour attendre l'arrivée de son train. Il ne tarda pas, en ces heures leur fréquence est élevée. Le rayon bleu, blanc et rouge de la rame ralentit puis s'arrêta. Par chance, il se trouvait juste en face d'une porte. Elle s'ouvrit libérant une femme pâle et pressée qui le bouscula. Il prit son courage à deux mains pour effectuer les deux mètres qui le séparaient du premier siège accessible. Il remarqua un gros sac plastique blanc à sa droite qu'un maladroit avait probablement égaré.

* * *

La foudre, le tonnerre, le vent, les nuages et le sang.

* * *

« ...On me glisse à l'oreille qu'il va y avoir un flash spécial, je laisse donc la parole à Jérôme Toussaint.

- Bonjour. Une violente explosion vient d'avoir lieu sur une rame de la ligne A du RER en direction de Saint-Germain-en-Laye à la gare de Châtelet les Halles. Le premier bilan fait état d'un mort et d'une dizaine de blessés. Selon la police, la piste d'un attentat n'est pas à écarter. Nous vous tiendrons au courant dès que nous aurons de plus amples informations... voilà...

- Eh bien, n'hésitez pas, mon cher Jérôme, à nous interrompre à nouveau... »

* * *

« Oh ! Mon chéri, te voilà enfin ! J'étais morte d'inquiétude.

- Ma douce !... (Le regard d'Omira s'arrêta immédiatement sur le cocon de linge qu'elle tenait dans les bras) Oh ! C'est une fille. Comme elle est belle, comme sa mère... par contre elle a la peau mate comme moi...

- Tu crois que tu vas enfin pouvoir annoncer notre relation et la petite à ta famille ?

- Il va bien falloir, ma chérie... (Il ouvrit son sac) Tiens, je t'ai apporté le plus gros vase en cristal que j'ai trouvé et je descendrai tout à l'heure au fleuriste pour le remplir des plus belles fleurs. (Omira était comme hypnotisée par le petit visage emmitouflé dans les couvertures.)

- A propos ! dit la jeune mère.

- Pardon, mon amour.

- Tu n'as pas eu de problème dans le RER ?

- Non, pourquoi ?

- Il paraît qu'il y a eu un attentat... »